

## Focus sur la photo

**par Nicolas Laurent,  
Critique d'art et journaliste à l'Art Media Agency**

Ce week-end, Paris vit à l'heure de la photographie. Du 8 au 12 novembre, Paris Photo au Grand Palais et Fotofever au Carrousel du Louvre proposent aux amateurs une sélection des plus beaux clichés du marché. Un week-end riche en découvertes et en émotions qui sonne un peu comme un Noël avant l'heure... Au choix, en noir et blanc ou en couleur.

Argentique, cibachrome, retraitage, cartoline et sténopé... À peu de choses près, voilà qui pourrait sonner comme un vers de Baudelaire. On sait à quel point le poète apprécia l'irruption de la photographie dans la sphère artistique au XIXe siècle. Aujourd'hui, l'influence positive de ce médium sur la créativité ne semble plus à prouver. Il suffira d'arpenter les allées de Paris Photo ou de Fotofever pour le constater.

### **D'une foire l'autre**

Dirigé par Florence Bourgeois, Paris Photo est le grand rendez-vous annuel de la photographie d'art. La 21<sup>e</sup> édition qui se déroule au Grand Palais réunit cette année 190 exposants (dont 48 nouveaux). Au total, 30 pays sont représentés, mais pas tous les continents. En dépit de l'émergence de nouveaux marchés, la photographie reste largement dominée par les acteurs occidentaux. Les taux de représentativité des galeries parlent d'eux-mêmes : France (31%), États-Unis (17%), Allemagne (14%), Royaume-Uni (6%)... Soit, en d'autres termes, 165 galeries d'Europe et d'Amérique du Nord sur 190 - auxquelles se greffent une poignée d'acteurs d'Asie, d'Amérique du Sud, d'Afrique et du Moyen-Orient.

Cette année, le comité de sélection est composé de Christoph Wiener (directeur artistique), Howard Greenberg (galerie Howard Greenberg, New York), Frish Brandt (galerie Fraenkel, San Francisco), Tim Jefferies (galerie Hamiltons, Londres), Yossi Milo (galerie Yossi Milo, New York), Françoise Paviot (galerie Paviot, Paris), Timothy Persons (galerie Taik, Berlin) et Renos Xippas (galerie Xlppas, Paris, Genève et Montevideo).

Les organisateurs de la foire, qui accueille chaque année 60 000 visiteurs, ont logiquement eu à cœur d'en mettre plein la vue au public. On a donc mis les petits plats dans les grands, à commencer par la scénographie. Cette année, celle-ci est conçue par Karl Lagarfeld. Le créateur de mode a mis en lumière 100 œuvres « coup de cœur » disséminées tout au long du parcours. Une initiative accompagnée par l'édition d'un livre aux éditions Steidl.

Dans le secteur général de la foire, environ 150 galeries se déploient sous la verrière du Grand Palais. On y retrouve les grands noms de la profession, qu'il s'agisse de maisons généralistes ou spécialisées. Côté français, citons Nathalie Obadia, les Filles du Calvaire, Camera Obscura, Paris-Beijing, Sage, Suzanne Tarasieve, Odile Ouizeman ou encore Eric Dupont. Pour l'international, les galeries Greenberg, Gagosian, Wolkowitz, Silverstein, Koch ou Mann ont aussi fait le déplacement. Outre les présentations de stands en stands, 29 solo shows et 12 duo shows sont prévus, attestant d'une programmation pour le moins dense.

Le secteur Prismes est installé dans le Salon d'Honneur pour la troisième année consécutive. Quatorze séries de grands formats y sont exposées. La section offre ainsi la possibilité d'apprécier des ensembles rarement visibles en intégralité. Pour ceux qui n'ont pas la chance de les voir en vrai, des descriptions sonores et des visuels sont disponibles sur les sites de Paris Photo et de Radio Nova, partenaire de l'événement.

Grande nouveauté de cette 21<sup>e</sup> édition, le secteur Films est inauguré cette année en partenariat avec le MK2. Celui-ci présente une programmation de courts-métrages de

grande qualité, sélectionnés par le réalisateur Martin Kamitz et par Matthieu Orléan (Cinémathèque française).

Le secteur des éditeurs, enfin, rassemble 32 acteurs du livre, parmi lesquels les plus grandes maisons : Actes Sud, Aperture, Taschen, Xavier Barral, Harper's...

Aux quatre secteurs principaux de Paris Photo s'ajoutent une foule d'événements. Outre les solo et duos shows disséminés dans la foire, citons entre autres, la création d'une Carte blanche étudiants. Celle-ci récompense quatre jeunes photographes (Alexey Shlyk, George Selley, Leon Billerbeck et William Lakin), dont le travail sera également exposé à la gare du Nord avec le soutien de la SNCF. La remise du Prix du Livre sera également un moment fort du week-end, de même que les nombreux shows organisés en collaboration avec plusieurs partenaires (Estée Lauder, Ricard, Haiwei...).

À quelques encablures de là, le salon Fotofever au Carrousel du Louvre offre une programmation tout aussi alléchante. La foire, fondée en 2011 par Cécile Schall, se veut être la première dédiée aux jeunes collectionneurs. Outre la fondatrice, le comité d'organisation du salon est composé de Christelle Roubaud (Sotheby's Institute), Yuki Baumgarten (directrice artistique), François Blanc (fondateur de Communic'Art) et Olivier Rémy (directeur technique).

Au total, 80 galeries représentent 150 artistes émergents. Elles ont été sélectionnées pour investir l'espace du Carrousel. 60% de galeries sont étrangères. Cette 6<sup>e</sup> édition est marquée par l'entrée de nouveaux pays (Australie, Turquie, Slovénie).

La foire Fotofever est en fait le troisième volet d'un événement suivant une programmation continue tout au long de l'année. En avril, le Parcours Fotofever, organisé à Paris et à Boulogne, avait déjà présenté le travail de 30 galeries parisiennes. Cet été, une exposition en collaboration avec dix galeries partenaires avait aussi été organisée à l'occasion des rencontres d'Arles (Fondation Manuel Rivera-Ortiz). Le troisième volet de la trilogie s'ouvre donc ce week-end comme la conclusion logique d'une présence active sur la longue durée.

## **La photographie documentaire à l'honneur**

Cette année, Paris Photo et Fotofever ont eu à cœur de mettre en avant l'aspect de la photographie documentaire. Un sujet pour le moins actuel : « Beaucoup d'artistes se sont inspirés du processus documentaire ou pseudo-documentaire pour l'intégrer dans leur processus créatif », confie Christoph Wiener, directeur artistique de Paris Photo.

Du côté du Grand Palais, la programmation 2017 abonde en ce sens. De la section Films à la section Prismes, en passant par les solos shows ou par les ouvrages des éditeurs, le regard critique des photographes sur l'actualité constitue le véritable fil rouge du salon.

Dans la section Prismes, la galerie Sator (Paris) propose un focus sur le travail d'Evangelia Kranioti, lauréate du prix Loop 2017. Dans le cadre de son œuvre « L'extase doit être oubliée », l'artiste présente le film « Obscurro barroco ». Celui-ci retrace le parcours d'un clown introverti et d'un travesti flamboyant dans les ruelles de Rio de Janeiro pendant les Jeux Olympiques de 2016. « Le principe du film repose sur la magnification thématique, confie le galeriste Vincent Sator. Le rapport au corps des Brésiliens est assez difficile à comprendre pour nous, Européens. Il s'agit d'un nœud de contradiction reposant sur le paradoxe fascination/répulsion. Tout oppose et réunit le clivage entre identité du corps personnel et perception du corps social (voire politique). »

Dans le secteur Prismes toujours, la galerie Gowen (Genève) propose de découvrir l'installation de la photographe française Aurélie Pétreil. L'artiste, également enseignante à la HEAD (Genève), invite le public à déambuler dans un laboratoire de photographie. Celui-

ci est plongé dans une lumière inactinique - la célèbre lumière rouge nécessaire au tirage des clichés en noir et blanc. Aurélie Pétreil présente également un meuble maison, contenant ses « prises de vue latentes ». Derrière ce terme se cache une méthode stricte de travail. Respectant une charte d'éléments précise (tirage, support, nomenclature), Aurélie Pétreil élabore un procédé d'impression complexe sur le mode de la production sérielle. Questionnant le processus de création de l'image, la réification visuelle se décline en variations diverses. Au choix, sur du verre, du bois ou du béton. Les prises de vue présentées dans des boîtes à archives apparaissent dès lors comme autant d'« images-jachères », de clichés illustrant le parcours d'une vie.

On enfilera son blouson noir pour pousser un peu plus loin du côté de la galerie Woerderhoof (Paris). Celle-ci propose de découvrir le travail de Karlheinz Weinberger sur les « Halbstarcken »... Oui, les Halbstarcken. Comprenez les « blousons noirs » suisses des années 1960. À cette époque apparaît un peu partout en Europe une nouvelle race de marginaux... Des jeunes qui ne sont plus tout à fait des « rebel without a cause », mais qui ne relèvent pas encore de la catégorie des gangs bodybuildés des années 1980, façon skinhead et Black dragons. L'œil de Weinberger offre une vue originale sur le mode de vie énervé de ces loubards d'un autre temps... Ca joue du poing, d'la tête et du chausson, un mauvais garçon. On connaît la chanson.

Parmi d'autres projets du secteur Prismes, la galerie School (Paris) propose également un focus sur la carrière éclair de Gilles Caron. Le jeune reporter est surnommé le « Capa français ». Il fut foudroyé en plein élan au Cambodge, en 1970, à l'âge de trente ans. La série « Chorégraphie de la révolte » présente quelques-uns de ses clichés les plus emblématiques. En dépit d'une courte carrière, Gilles Caron couvrit de nombreux événements de l'année 1968 à travers le monde. Il capta sur le vif les manifestations qui firent vaciller la France de De Gaulle, et la révolte du Printemps de Prague menée par Alexandre Dubcek en Tchécoslovaquie.

D'une manière différente, l'aspect documentaire sera également mis à l'honneur en la personne de Terje Abusdal, lauréat du prix Barnack 2017. La série du photographe norvégien, « Slash and burn », est consacrée à la minorité ethnique des Finns. Ce peuple originaire de Finlande s'installa en Norvège au XVIIe siècle. Aujourd'hui encore, il vit dans les forêts longeant la frontière commune avec la Suède. Avec le temps, beaucoup de Finns sont devenus bûcherons ou fermiers. La culture originelle s'est muée en folklore résiduel. Terje Abusdal se fait le témoin du mode de vie de ces « indiens du froid » qui tentent de conserver leurs coutumes face à la mondialisation qui dissout les identités. Dans les échos lointains d'un rite shamanique perce le rôle du mysticisme désabusé.

Nombreux sont les shows proposés à Paris photo (en solo ou en duo) qui entrent par ailleurs en résonance avec la problématique documentaire. La galerie Grimm (New York) présente le travail de la photographe hollandaise Dana Lixenberg. En 1992, celle-ci couvrit les émeutes de la ville de Los Angeles suite au verdict rendu dans l'affaire Rodney King. Une thématique pour le moins actuelle au regard des événements récents qui ont frappé l'Amérique. Dana Lixenberg enquêta durant 22 ans sur la vie des afro-américains, objectif en main.

De son côté, la galerie Kow (Berlin) présente la série « Maskirovka » de l'allemand Tobias Zielony. En russe, le terme « maskirovka » signifie « camouflage ». Il n'est pas sans rappeler le mot « mascarade » en français. Dans la langue de Dostoïevski, le mot est employé pour désigner la pratique de la désinformation militaire. Une arme que la Russie a toujours habilement manipulée, y compris lors du récent conflit en Crimée.

Une vision éloquentes qui pourra se poursuivre avec l'exposition du photographe Laszlo Lakner, représenté par la galerie Trapéz (Budapest). Privilégiant une approche

méthodique de la photographie, le jeune hongrois retrace l'aventure de la conquête spatiale soviétique pendant la Guerre Froide. Fut un temps où tout ce qui se trouvait à l'Est, jusqu'aux confins de l'univers, était perçu comme une évidente manifestation du socialisme.

La section « Films », enfin, présente des courts-métrages mêlant images d'art et d'actualité. La galerie des Filles du Calvaire (Paris) présente le film « Koropa » de Laura Henno. Celui-ci relate la vie de Ben, réparateur de bateaux dans l'archipel des Comores... La nuit, il est également passeur de clandestins. Le film évoque la situation pour le moins tendue dans cette région de l'océan Indien, où de nombreuses personnes tentent chaque jour de pénétrer sur l'île de Mayotte pour obtenir des papiers. Une problématique qui concerne la France métropolitaine au premier degré.

Dans la section « Films » toujours, la galerie Karsten Greve présente le court-métrage « Borges in Alhambra ». Celui-ci explore le lien fusionnel que le poète entretenait avec la ville de Grenade, en Andalousie. Dans une interview diffusée dans les années 1980, Borges se déclarait heureux d'avoir vu l'Alhambra avant de devenir quasiment aveugle. Il devait revenir sur place quelques temps avant sa mort, à l'occasion d'un voyage aux faux-airs de pèlerinage. L'histoire illustre à merveille le mot du poète Icaza, gravé sur les murs de la citadelle mauresque : « Dale limosna, mujer / Que no hay en la vida / Nada como la pena / De ser ciego en Granada »...

La tendance documentaire immanquable à Paris Photo se retrouve également du côté du Carrousel du Louvre, dans les allées de Fotofever. La foire de Cécile Schall a d'ailleurs déjà exploré cet aspect essentiel au cours de l'été, à l'occasion de son exposition à Arles.

Parmi de nombreuses propositions, citons la galerie australienne This is no fantasy (Melbourne). Celle-ci nous invite à découvrir le travail de l'artiste aborigène Michael Cook. Le photographe explore l'histoire coloniale de ce pays gigantesque, et le quotidien actuel des populations autochtones. Un peu plus loin, la galerie Blue Lotus (Hong Kong) présente un solo show de Romain Jacquet-Lagrèze. Au travers de ses clichés, le photographe français offre une plongée inédite dans la jungle urbaine de Hong-Kong. En fonction des heures du jour et de la nuit, la ville se nimbe d'un étrange voile bleu qui lui confère une aura magique...

## **Le collectionneur, un personnage clef**

Avec la photographie documentaire, l'autre thématique majeure de cette année est sans conteste celle de la collection.

Au Grand Palais, Paris Photo consacre une exposition à la galeriste Helga de Alvear. Née en Allemagne en 1936, celle-ci est aujourd'hui reconnue comme l'une des figures incontournables du marché de la photographie en Espagne. Durant de nombreuses années, Helga de Alvear a évolué dans l'univers des foires et du marché de l'art. À partir de la fin des années 1960, elle a constitué une collection de photographies qui compte aujourd'hui 2 500 pièces.

La présentation de quelques-uns de ses plus beaux clichés a lieu dans le Salon d'Honneur. Intitulée « Les larmes des choses », elle est organisée sous la direction de Marta Gili (directrice du Jeu de Paume). L'exposition donne à voir des œuvres signées Allan Sekula, Christian Marclay, Edward Rucha ou encore Frank Tiel.

Dans le Salon d'Honneur, un autre événement aborde la thématique de la collection d'entreprise. On sait à quel point l'importance des grands groupes ne cesse de grandir dans le paysage culturel actuel. À quelques pas des œuvres d'Helga de Alvear, l'exposition « Photoplay : lucid objects » présente de nombreuses pièces de la collection de la banque

JP Morgan. On pourra y apprécier le travail d'Uta Barth, d'Ellen Carey, de Christopher Colville, d'Anette Messenger, de Wolfgang Tillmans ou encore de Carrie Mae Weems.

Au Carrousel du Louvre, Fotofever ne sera pas en reste sur le sujet. Il s'agit même d'un euphémisme : en réalité, la problématique de la collection est inscrite dans l'ADN même de l'événement.

Depuis le départ, les fondateurs de la foire revendiquent la volonté de partager leur passion avec le grand public. Tout au long de l'année, Cécile Schall et les membres de son équipe ont ainsi développé les différentes phases du programme « Start to collect ». Celui-ci consiste à donner envie à tous les visiteurs de commencer une collection, grâce à diverses initiatives. « 7 français sur 10 n'ont jamais franchi la porte d'une galerie, confie Cécile Schall sans ambages. Et seulement 20% les considèrent comme un lieu d'achat. »

Afin de révéler le collectionneur qui sommeille en vous, Fotofever propose donc cette année une installation inédite dans le Carrousel du Louvre : « l'appartement du collectionneur ». Cet espace d'exposition de 200 m<sup>2</sup>, conçu comme un intérieur privé, présente une sélection d'œuvres à moins de 5 000 euros. Le design façon « period room » est conçu par la scénographe Élisabeth Leriche en collaboration avec La Roche Bobois.

Une initiative originale, qui se prolonge par ailleurs hors-les-murs. Fotofever propose en effet un autre parcours d'œuvres au Salon de la photo, qui se déroule en ce moment même (porte de Versailles). Ce second parcours présente des œuvres à moins de 1 000 euros. L'occasion de visiter en passant la belle exposition consacrée à Sebastiao Salgado, « Parfum de rêve ».

À noter que Fotofever propose également, pendant toute la durée de la foire, des visites guidées autour d'un parcours d'œuvres « coup de cœur ». L'occasion pour le public de découvrir ce qui fait la valeur artistique et financière d'une œuvre d'art, grâce aux explications dispensées par les médiateurs. Un parcours pour les enfants, « Les p'tits collectionneurs », est également proposé. Une initiative intéressante, tant il est vrai que le segment mineur de la population est trop souvent délaissé dans les grands événements. La culture, ce n'est pas qu'une affaire de grands.

## **Un marché dynamique en pleine mutation**

On l'aura donc compris : cette année, au-delà du seul programme artistique, Paris Photo et Fotofever tiennent également à rappeler leur lien de proximité avec le grand public. Une volonté clairement assumée de la part des organisateurs, qui ont à cœur de souligner qu'une photographie s'achète à tous les prix.

« À Paris Photo, on peut se faire vraiment plaisir pour un budget raisonnable », déclare Françoise Paviot, membre du comité de sélection de la foire. « La photographie reste un objet d'art accessible. » Même son de cloche pour Cécile Schall, du côté de Fotofever : « Nous souhaitons encourager la collection de photographie en nous adressant à la fois aux collectionneurs confirmés (...) mais aussi aux débutants dans leurs premiers pas vers la collection. »

Un état d'esprit presque militant, plutôt tendance ces derniers temps... Actuellement, les initiatives prônant le retour à un marché de l'art « raisonnable » se multiplient. Et cela ne concerne pas seulement la photographie.

Dans le même état d'esprit que Fotofever, le salon Galeristes de Stéphane Corréard (à venir en décembre 2017 au Carreau du Temple) proposera lui aussi, comme en 2016, une section d'œuvres en dessous de 1000 euros. Derrière les actes, l'engagement : celui d'éviter l'appauvrissement culturel par l'accaparement de la création et de la diffusion culturelle entre les mains de quelques acteurs incontournables.

Il est vrai que de prime abord, de telles initiatives appliquées au marché de la photographie pourraient surprendre. Après tout, celui-ci est encore jeune (Sotheby's n'a créé le premier département dédié au secteur qu'en 1971). Il est également assez peu sujet à spéculation comparativement à d'autres secteurs comme la peinture. Tout du moins pour l'instant.

Aujourd'hui, le prix moyen d'une photo est compris entre 10 000 et 15 000 euros. Un chiffre qui laisse entrevoir la cote réelle de la plupart des clichés : mais l'inflation de ces dernières années est incontestable. La création contemporaine est la première concernée. Richard Prince ou Jeff Koons vendent aujourd'hui leurs photos à des prix qui feraient rêver Daguerre ou Man Ray. En 2005, la photo « Untitled (Cowboy) » de Richard Prince a été la première à franchir le million de dollars aux enchères (Christie's). Tout un symbole...

La part haute de la photographie est-elle donc vouée à suivre le même chemin que l'upper market de la peinture ou de la sculpture ? L'un des freins au développement du marché de la photographie, confie Cécile Schall, reste la multiplicité des tirages. « C'est une caractéristique spécifique du médium photographique et les collectionneurs ont l'habitude d'évaluer la valeur d'une œuvre à sa rareté. » Françoise Paviot parle dans le même sens : « La multiplicité constitue l'essence même de la photographie moderne. »

Pour l'heure, les paris restent ouverts. Il demeure néanmoins intéressant de constater qu'en dépit de la reproductibilité des supports, des artistes comme Cindy Sherman voient quand même le prix de leurs clichés s'envoler.

Mais en définitive, le plus important reste peut-être ailleurs : dans l'esprit d'ouverture. Pour l'heure, les foires les plus importantes peuvent encore s'offrir le luxe d'accueillir des acteurs (vraiment) émergents. La preuve cette année : Fotofever consacre un secteur « Young » à huit jeunes galeries, quand Paris Photo voit son nombre de galeries asiatiques augmenter, bien qu'encore modeste (16 galeries asiatiques en 2017 contre 13 en 2016). Sans hasard, Fotofever consacre également un secteur « Focus » aux galeries d'Asie orientale (Japon, Corée, Taïwan).

En tout état de cause, on ne peut que se réjouir de l'apparition de ces nouveaux acteurs. Leur émergence sur la scène internationale garantit le renouvellement nécessaire au marché. Car c'est bel et bien la diversité des points de vue qui fait la beauté de la photo... Nulle pensée plus juste que celle de Confucius : « une image vaut mille mots ».

## **Memo**

Paris Photo

Du 9 au 12 novembre 2017

Grand Palais, avenue Winston-Churchill

75008 Paris

Plein tarif : 30 euros

Tarif réduit : 15 euros

Gratuit pour les enfants de moins de 12 ans

Jeudi 9, vendredi 10 et samedi 11 novembre : 12h - 20h

Dimanche 12 novembre : 12h - 19h

Nocturne le vendredi 21 octobre jusqu'à 21h

## **Fotofever**

Du 10 au 12 novembre 2017

Carrousel du Louvre, 99 rue de Rivoli

75001 Paris

Vendredi 10 et samedi 11 novembre : 11h - 20h

Dimanche 12 novembre : 11h - 18h

Plein tarif : 15 euros (20% pour tout billet acheté en ligne)

## **Encart - Des expositions dans la ville**

À l'occasion de ce week-end riche en clichés, de nombreuses institutions culturelles parisiennes organisent des événements en écho aux foires Paris Photo et Fotofever.

De son côté, le Grand Palais propose l'exposition Irving Penn jusqu'en janvier 2018 (visible pendant Paris Photo). L'occasion de revisiter la carrière de cet immense photographe qui reste une source d'influence majeure pour de nombreux créateurs aujourd'hui.

La Maison Européenne de la Photographie, elle, présente plusieurs événements. Zhong Weixing y propose malicieusement une galerie de portraits des plus célèbres photographes des XXe et XXIe siècles. Pierre Passebon dévoile son travail obsessionnel, centré sur Marlène Dietrich. Claude Mollard nous convie au voyage dans l'univers de son anthropologie imaginaire, quant à Pascal Maître, il présente de superbes clichés restituant son étude de l'Afrique en clair-obscur. On pourra encore se faire une idée des photos du Dustmuseum de Pietro Livio...

Au Jeu de Paume, Steffani Jemison propose une restitution de son étude du langage des gestes par l'image. Elle s'appuie pour ce faire sur l'exemple du gospel noir américain. Albert Renger-Patzsch nous propose de plonger dans la simplicité contemplative de ses clichés, et le stambouliote Ali Kazma présente un focus sur son œuvre vidéo.

Et puis, s'il vous reste encore de la force et du temps, il y a encore la foire Off Print aux Beaux-arts de Paris, l'exposition sur les paysages français à la BNF - François Mitterrand, l'exposition Kamitz à la Maison Rouge, et encore le festival Photo Saint-Germain, jusqu'au 19 novembre... Pour ne citer que l'essentiel. Ce week-end, s'il le fallait, vient encore le confirmer : Paris est bien la ville de tous les clichés.